

SIMENON, le Canada et la démesure

JEAN-PIERRE DURAND

TROIS TIMBRES POUR UN SEUL HOMME

Les administrations postales de la Belgique, de la France et de la Suisse ont uni leurs voix afin de rendre un hommage philatélique à l'écrivain Georges Simenon, à l'occasion du cinquième anniversaire de sa mort. Les trois timbres, émis le 15 octobre dernier, présentent le même portrait de Simenon, mais sur des arrière-plans qui diffèrent: une vue de la ville de Liège montrant le Pont des Arches (titre de son tout premier roman), pour la Belgique; une vue du Quai des Orfèvres, à Paris, où évolue son célèbre commissaire Maigret, pour la France; et une vue du Château d'Echandens, près de Lausanne, où l'écrivain vécut de longues années, pour la Suisse. Le portrait de Simenon sur les timbres est l'œuvre de l'artiste belge Désiré Roegiest (qui avait dessiné par le passé les effigies des timbres belges consacrés à Jacques Brel et René Magritte). Outre les timbres, trois magnifiques oblitérations Premier jour de format ovale – format courant pour la Belgique, mais nouveau pour la France et la Suisse – accompagnent cette émission.

UNE OEUVRE COLOSSALE

Né le 13 février 1903, à Liège, où il passe son enfance dans un milieu de gens bien ordinaires, Simenon a un père comptable dans une compagnie d'assurances et une mère qui dirige une modeste pension pour étudiants russes et polonais. A l'âge de 16 ans, Simenon choisit la voie du journalisme et entre au quotidien conservateur *la Gazette de Liège*, où il signe ses premiers textes (il est surtout chargé de la chronique des «chiens écrasés»). En 1922, Simenon s'établit à Paris et collabore à de multiples revues et journaux, signant des

centaines de contes sous pas moins de dix-sept pseudonymes différents. En 1923, il épouse Tigy (de son vrai nom Régine Renchon). La même année, dans le quotidien *Le Matin* paraît le premier des quatre-vingts contes acceptés par Colette, qui lui donnait toujours ce conseil: «Vous êtes trop littéraire. Pas de littérature ! Supprimez toute la littérature et ça ira.» Simenon s'y appliquera toute sa vie, chassant les adverbes, refusant de mettre des mots pour des mots et trouvant même le mot «crépuscule» trop poétique, etc.



Pendant ces mêmes années, il fréquente le Paris-by-Night. Joséphine Baker, cette fille du Missouri coiffée à la garçonne, qui se trémousse sur les scènes du music-hall, accoutrée d'un régime de bananes et d'une plume de flamant rose pour tout vêtement, devient pendant un temps sa mulâtre maîtresse. «La croupie la plus célèbre du monde», écrira Simenon.

A compter de 1928, il s'achète un bateau et voyage à travers la France par les canaux et rivières. Aussi, par les canaux et par la Meuse, il gagne la Hollande. En 1931, il publie *Pietr-le-Letton*, son premier roman sous son vrai nom, où apparaît le personnage du commissaire Maigret (dont il avait déjà esquissé la personnalité dans quatre romans populaires). Grâce notamment à l'adaptation à l'écran d'un grand nombre de ses enquêtes, le commissaire Maigret est à l'origine de l'immense succès populaire de son



créateur. Dans la série des «Maigret», Simenon a écrit pas moins de quatre-vingts romans policiers.



De 1932 à 1935, il fait quasiment le tour du monde. Il rencontre Trotski au large d'Istanbul en 1933. Il va aux îles Galapagos, fait un séjour à Tahiti, se rend aux Indes... En 1938, André Gide lui écrit. Quelques mois avant la Seconde Guerre mondiale, c'est la naissance de son fils Marc. Pendant la guerre, passée en France, il écrit. En octobre 1945, il quitte l'Europe pour l'Amérique, craignant entre autres l'arrivée des communistes au pouvoir.

LA FILIÈRE CANADIENNE ET LES ÉTATS-UNIS

C'est à New York qu'il fait la rencontre d'une Québécoise, Denise Ouimet, fille d'un haut fonctionnaire d'Ottawa, qui deviendra sa deuxième femme. Il la veut comme secrétaire, mais aussi comme amante. C'est que Simenon en est follement épris. Il le dit lui-même dans ses *Mémoires intimes*: «J'allais connaître, pour la première fois, ce qu'on appelle la passion, une véritable fièvre que d'aucuns, y compris des psychologues et des médecins, assimilent à une maladie. [...] Moi qui ne croyais pas au coup de foudre.» Denise Ouimet a elle-même décrit cette première rencontre: «Dès que j'ai entendu sa voix au téléphone, j'ai été charmée. Je voulais lui montrer que je n'étais pas la petite Canadienne qui court après les Européens. Au bout d'une demi-heure, j'étais amoureuse de lui. Quoique très sensuelle, j'étais une androgyne larvée, alors qu'il était lui terriblement misogyne. Je l'ai connu à 13h45 au Brussel's [et] à 19h, nous faisions l'amour. [...] Voilà comment ça

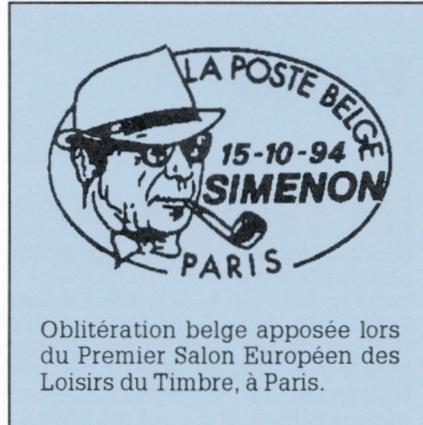
a commencé.» Le roman *Trois chambres à Manhattan* est un peu la transposition de son aventure avec Denise. Ce dernier roman, sans doute l'un de ses chefs-d'œuvre, a été écrit en grande partie dans son bungalow de Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson (Québec), où il s'installa avec sa femme Régine et son fils Marc, de l'automne 1945 jusqu'au printemps 1946. C'est aussi à Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson, que Denise viendra le rejoindre comme secrétaire le jour... et maîtresse la nuit. Dans ce repère enneigé des Laurentides, il écrit aussi *Maigret à New-York*.

A l'été 1946, il fait le tour de la péninsule gaspésienne, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse. «Tout est beau, la Gaspésie surtout, qui, avec ses villages blancs de pêcheurs, ressemble à la Bretagne.» Il s'installe à Saint Andrews (Sud-Ouest du Nouveau-Brunswick) pour l'été. C'est à cet endroit qu'il rédige *Au bout du rouleau*, *Le Clan des Ostendais* et *Maigret et l'Inspecteur malchanceux*. Quand l'automne revient, Simenon et sa famille, ainsi que sa «secrétaire» Denise, partent pour les États-Unis. Ils s'installent d'abord à Brandenton Beach, près de Sarasota (Floride), puis, en 1948, en Arizona (dont un an à Tumacacori, près de la frontière mexicaine) et en Californie. En 1950, il divorce d'avec Tigy et se remarie le lendemain avec Denise Ouimet, qui, entre-temps, lui a donné un second fils: Jean Denis Chrétien Simenon (dit Johnny). En 1953, naît Marie-Jo Simenon, son troisième enfant.

RETOUR SUR LE VIEUX CONTINENT

En 1955, les Simenon quittent définitivement les États-Unis, pour la France d'abord, puis – raisons fiscales obligent – pour Echandens (Suisse). «En m'épousant, [Denise] espérait au fond d'elle-même aller vivre à Paris, vivre en France. Toute sa vie, comme la plupart des Canadiens français [sic], elle avait voulu vivre en France. C'était sa Mecque.»

Mais la lune de miel entre Denise et Simenon prend fin cette même année. Simenon, qui a pris goût à la boisson aux



États-Unis, cherche sa pulsion créatrice dans l'alcool. Il en devient violent à l'occasion. Mais Denise boit aussi et, entre eux deux, le cocktail devient vite explosif. Autre vice partagé chez les Simenon: un appétit sexuel insatiable. (Simenon confessera d'ailleurs à plusieurs personnes, dont le cinéaste Fellini, avoir couché avec pas moins de dix mille femmes ! Et le Guinness qui n'en souffle pas un traître mot !) Denise et lui vont fréquenter les boîtes de strip-tease et se livrer à des ébats de groupe dignes des films XXX. Quant aux filles de Madame Claude, Simenon ne les a pas vues qu'à l'écran. Ah, l'insoutenable légèreté de l'être !



Dans la Suisse si sage, le couple, loin de modérer ses transports, boit de plus en plus et vit toujours sous le signe de l'excès. En mai 1959, Denise donne naissance à leur troisième enfant, Pierre. En décembre 1961, Simenon s'amourache de Teresa, engagée comme femme de chambre par Denise. Entre-temps, rien ne va plus dans le couple: scènes de ménage, querelles, disputes à n'en plus finir... arrosées de quantités prodigieuses d'alcool. Au bord de la folie, Denise quitte la maison pour se retrouver internée dans une clinique psychiatrique. Elle ne reviendra plus vivre avec l'écrivain... qui, d'autre part, a de plus en plus de mal à écrire.

Le 20 mai 1978, c'est le drame: sa fille Marie-Jo, âgée de 25 ans à peine, se suicide. Elle aimait son père à la folie, le vénérait même. Avant de mettre fin à ses jours, elle lui écrit: «Je voudrais, Dad, que tu devines seulement derrière ces mots d'incohérence, l'Amour si douloureux que je t'ai porté. [...] C'est pour cela que j'ai vécu et pour cela que je meurs maintenant.» Tout lecteur qui a des enfants peut s'imaginer quelle douleur la perte de sa «petite fille» aura été pour Simenon. Et c'est pour elle qu'il rédige en 1980 son ultime livre: *Mémoires intimes*. Il meurt le 4 septembre 1989 à son domicile de Lausanne.

CONCLUSION

Que doit-on retenir de l'homme Simenon ? A juste titre, les postes de Belgique, de France et de Suisse, n'ont insisté dans leur documentation que sur l'œuvre colossale de l'écrivain. Ses livres, traduits dans plus de cinquante langues, ont été tirés à ce jour à plus de 600 millions d'exemplaires. Cette seule raison suffirait à justifier l'honneur qui lui est aujourd'hui échu. Mais la gloire littéraire, acquise de son vivant, n'a pas été suffisante pour écarter les difficultés que parfois la vie réserve aux hommes.

[Je me suis servi pour rédiger ce court article des notices philatéliques belges et suisses, ainsi que des livres suivants:

ASSOULINE, Pierre. *Simenon. Biographie*. Paris, Julliard, 1992.

BRESLER, Fenton. *L'Énigme Georges Simenon*. Paris, Balland, 1985.

LACASSIN, Francis. *Conversations avec Simenon*. Genève, La Sirène/Alpen, 1990.

SIMENON, Georges. *Mémoires intimes, suivis du livre de Marie-Jo*. Paris, Presses de la Cité, 1989.]

